



L'histoire du temps présent

Caro amico ti scrivo ...

De Denis Scuto

Il y a une semaine, le vendredi 19 février, l'ami Guy Linster, vice-président de l'initiative „Plaisir à lire“, m'a demandé une contribution pour l'anthologie „Eng Dier an d'Welt“, que cette précieuse initiative éditera pour son 20^e anniversaire en automne. Pour y raconter comment j'ai découvert le livre ou ce que la lecture a apporté à ma façon de m'approprier le monde.

Sur le coup ce n'est pas à un livre que j'ai pensé, mais à cette phrase d'une chanson de Bruce Springsteen, „No surrender“, de 1984: „We learned more from a three-minute record, baby, than we ever learned in school“. Les chansons de Springsteen, de Brel, Brassens, Renaud, Maxime le Forestier, Konstantin Wecker, BAP, Lucio Dalla, John Lennon et de beaucoup d'autres ont bercé ma jeunesse. C'est ce genre littéraire qui a sans doute façonné le plus durablement ma façon d'appréhender le monde, me suis-je dit.

Le même jour, comme je l'ai appris avec une grande tristesse dans la presse le lendemain matin, mourut l'écrivain, le scientifique, le sémiologue, le philosophe qui s'est intéressé à tous les genres littéraires, les a analysés, l'intellectuel qui a forgé mon regard sur le monde au moins autant que les musiciens cités: Umberto Eco. Après le chansonnier Lucio Dalla en 2012, c'est une autre voix et une autre plume qui m'enchantait depuis plus de 30 ans qui disparaît, de façon pour moi tout aussi inattendue, malgré ses 84 ans. Permettez-moi donc aujourd'hui de rendre hommage de façon personnelle à cet homme qui est salué mondialement comme un des intellectuels les plus marquants de notre ère. Ils étaient des milliers mardi à la cérémonie laïque au Castello Sforza à Milan pour rendre un dernier hommage au „professore“, au „maestro“, à „l'amico dei Milanesi“.

Pour commencer avec les mots d'une chanson de Lucio Dalla: „Caro amico ti scrivo ...“ Je m'en veux de n'avoir pas pensé tout de suite à Umberto Eco à la requête de Guy Linster, car peu d'auteurs ont autant que lui écrit sur la lecture, l'écriture, le(s) livre(s) – sa bibliothèque personnelle en comptait 50.000, dont 30.000 dans sa maison de Milan – tout en étant romancier lui-même. Bernard Pivot, connu e.a. pour son émission Apostrophes – pour ceux et celles qui se souviennent des temps où la télé proposait encore des émissions littéraires aux heures de grande écoute – dit de lui: „Umberto est vraisemblablement l'esprit le plus phénoménal que j'aie jamais eu l'occasion d'interviewer.“

Je réalisais en même temps que la phrase „We learned more from a three-minute record, baby, than we ever learned in school“ devait être nuancée et l'école réhabilitée. D'une part, c'est à l'école que nous avons fait connaissance d'une partie de ces musiciens et de leurs textes. D'autre part, l'école nous a ouverts à la littérature tout court.

Dans Lector in fabula, Umberto Eco montre que le véritable écrivain, pour plaire au public et l'intéresser, ne se contente pas de satisfaire les besoins basiques du public en écrivant des romans sentimentaux à happy-end, où de gentilles filles épousent de nobles et riches jeunes hommes, mais bien au contraire fait entrer le lecteur dans le monde inattendu de celui qui écrit, en se laissant surprendre et prendre au jeu ou alors de façon polémique, comme on entre dans une discussion, avec passion et énergie. Respecter le lecteur, c'est présenter un niveau d'exigence élevé.

L'école m'a heureusement confronté à ces oeuvres littéraires exigeantes. Eco soulignait, toujours avec cette ironie qu'il considérait comme une forme de dignité, que seuls les éditeurs et quelques journalistes croient que les gens veulent lire des choses simples. D'après lui, les lecteurs veulent être mis au défi. Sinon, personne n'aurait lu son premier roman devenu un bestseller, „Le nom de la rose“, à la fois roman policier à la Conan Doyle, récit complexe à la Borgès, essai théologique et philosophique et roman historique sur le 14^e siècle, un roman qui m'a donné le vertige comme étudiant tant les fils que tisse Eco sont nombreux. Le livre lui-même représente la bibliothèque qui est au centre de l'intrigue.

Mes souvenirs positifs en matière d'apprentissage scolaire se réfèrent à des situations où j'ai été mis au défi. Enfin, sous condition que l'enseignant m'ait mis en confiance pour relever le défi. L'un, l'exigence, ne va en effet pas sans l'autre, la confiance. En classe de cinquième, notre prof de français nous recommanda de lire *Le Monde*. J'ai suivi le conseil tout en me demandant comment lire le journal en entier.

L'enseignant – ou était-ce une enseignante, je ne me rappelle plus – avait oublié de nous rassurer qu'on n'était pas dans l'obligation de lire tous les articles. Les „dix droits du lecteur“ de Daniel Pennac m'étaient encore inconnus, dont le „le droit de sauter des pages“, „le droit de ne pas tout lire“ (j'y ajouterai „le droit de ne pas tout comprendre“).

Plus tard, en quatrième ou troisième, le prof d'italien analysa avec nous des textes de l'hebdomadaire illustré *L'Espresso*, périodique politique, économique et culturel de gauche. C'est dans les colonnes de ce journal que j'ai fait la connaissance d'Umberto Eco en 1985. „Il nome della rosa“ avait été publié en 1980, mais je n'ai lu le roman qu'en 1987 après avoir vu le film de Jean-Jacques Annaud.

La Bustina di Minerva

L'auteur Umberto Eco est entré dans mon univers littéraire et culturel par sa rubrique hebdomadaire dans *L'Espresso*, appelée La Bustina di Minerva, parue de mars 1985 à janvier 2016, toutes les semaines jusqu'en 1998 puis toutes les deux semaines, plus de 1.000 Bustine donc. Le titre de la rubrique est aussi génialement subtil que son auteur. Eco s'amuse avec le lecteur, qui pense peut-être à la déesse de la sagesse, alors que La Bustina di Minerva se réfère au petit carton des allumettes de la marque Minerva. Le tabac était la drogue favorite d'Umberto Eco. Un petit carton où noter, pour citer la première Bustina d'Umberto Eco du 31 mars 1985, des idées vagues et errantes, les numéros de téléphone de femmes qu'on aimerait peut-être un jour, les titres de livres à

acheter, ou à éviter ... L'hebdomadaire allemand *Die Zeit* en a publié une partie sous le nom de „Streichholzbriefe“, piètre titre qui enlève le mystère et la polysémie de la formulation choisie par Eco. Mais traduire est un art auquel l'auteur a également consacré de nombreux écrits.

Dans sa première Bustina di Minerva, Eco annonce qu'il évoquera toutes sortes de choses et il le fera toujours avec le même humour et avec une culture et un savoir immenses: sur le dernier livre non lu, sur l'intuition qui a traversé notre esprit sur l'autoroute en freinant pour ne pas heurter de plein fouet le camion devant nous, sur l'être et le néant, sur les pas de danse de Fred Astaire. Les premières Bustine dont je me souviens, si ma mémoire ne me trompe pas, portaient sur l'orientation géographique idéale du cabinet de toilette et sur l'environnement idéal pour faire l'amour, je crois qu'Eco privilégiait une chambre, une nuit d'été, éclairée indirectement par le réverbère de la rue d'en bas.

Une partie des Bustine fut publiée sous forme de recueils, dans le „Secondo Diario minimo“ (1992), „La Bustina di Minerva“ (2000) et celles publiées dans *L'Espresso* depuis 2000 sortent aujourd'hui sous le titre de „Pape Satàn Aleppo“, une citation du Chant VI de „L'Inferno“ de la „Divina Comedia“ de Dante, une citation qui ne veut rien dire. Le titre et le sous-titre „Cronache di una società liquida“ symbolisent bien, d'après Eco, notre époque confuse. Ses chroniques représentent d'ailleurs pour moi une des meilleures et des plus critiques histoires du temps présent qui existent, et qui mériteraient d'être lues et discutées dans les lycées et les universités.

Eco témoin et historien du temps présent

Umberto Eco, né en 1932, a vécu des moments cruciaux de l'histoire de l'Italie, de l'Europe, du monde, de la Seconde Guerre mondiale à aujourd'hui et les a commentés avec sa perspicacité impressionnante, son ironie unique, sa capacité à expliquer de façon compréhensible des phénomènes complexes, son approche éthico-philosophique si originale.

Juste un exemple: Il publia en 1997 ses „Cinque scritti morali“, dont un écrit où il décortiquait ce qu'il appelait „Le fascisme éternel“, lui qui avait reçu à l'âge de 10 ans, dans l'Italie fasciste de son enfance, le premier prix à un concours officiel avec une rédaction au sujet imposé suivant: „Devons-nous être prêts à mourir pour la gloire de Mussolini et le destin immortel de l'Italie?“ Lui qui, le 27 juillet 1943, après la chute du Duce, avait lu pour la première fois de sa jeune vie, ces deux mots dans la presse: „liberté“ et „dictature“. Lui qui ne croyait pas ses yeux en découvrant dans la même nouvelle presse les noms de Democrazia cristiana, Partito comunista, Partito socialista, Partito d'azione, Partito liberale, alors qu'il pensait que dans chaque pays, il n'existait qu'un seul parti.

Dans cet écrit moral, il tente par conséquent d'expliquer au lecteur ce qui caractérise le fascisme éternel, qui menace la démocratie encore et encore et qui, même si son visage peut changer, présente toujours les mêmes traits distinctifs. Voici quelques-unes des 14 caractéristiques retenues par Eco: le traditionalisme comme refus du monde moderne; la pensée conçue et méprisée comme une forme de castration, car juste l'action compte; l'appel à la xénophobie de groupes sociaux frustrés; l'élitisme et le mépris des „faibles“; un populisme sélectif combiné avec l'antiparlamentarisme; un vocabulaire appauvri bien caricaturé par Orwell et son Newspeak.

A chaque fois que des tendances similaires devenaient visibles, Umberto Eco n'y allait pas par quatre chemins pour les épingle. L'année dernière, il reçut le titre de doctor honoris causa de l'Université de Turin, un de plus. Il en profita pour pointer les dérives de Twitter et au-delà des blogs et des pages web de la presse. Tout en n'oubliant pas les aspects positifs de ces nouveaux médias, il souligna que Twitter „donne un droit de parole à des légions d'imbéciles, qui auparavant parlaient juste au comptoir du café après deux ou trois verres de rouge et donc ne nous intéressaient pas à la société. (...) C'étaient des gens que d'habitude leurs propres amis faisaient taire (...) et qui aujourd'hui ont le même droit de parole qu'un Prix Nobel.“ Umberto Eco savait néanmoins sur un syndrome de scepticisme pour limiter les dégâts de ces dérives du web.

Depuis une semaine, Umberto Eco manque cruellement pour secouer cette société, même si son oeuvre restera à jamais. Un homme et un penseur exceptionnel nous a quittés, un homme aux qualités dont le monde a justement le plus besoin. L'humoriste Roberto Benigni les a décrites mardi lors de la cérémonie d'adieu à Milan dans un hommage d'une grande beauté:

„Non aveva niente di speciale Umberto se non che quando arrivava lui diventava tutto speciale. C'era un luccichio: Ecco Umberto, Ecco Umberto. Era come ... Arrivava un vento che faceva bene al mondo. (...) Umberto era leggero ma anche pesante, nel senso bello del termine: aveva gravità.“*

* Il n'avait rien de spécial Umberto sinon que lorsqu'il arrivait, tout devenait spécial. Il y avait un scintillement. Ecco Umberto. Ecco Umberto. C'était comme ... Un vent se levait qui faisait du bien au monde et aux gens. (...) Umberto était léger mais aussi lourd, dans le bon sens du terme: il avait de la gravité.



Photo: L'Espresso

Couverture de l'hebdomadaire italien *L'Espresso* de cette semaine, un numéro spécial dédié à l'écrivain et sémiologue pour raconter comment il a contribué à l'ADN de ce journal et comment cette figure essentielle pour la vie civile et culturelle de l'Italie a marqué son pays et notre époque: „Il nostro Eco“.



Lauschert och dem Denis Scuto sai Feuilleton op Radio 100.7, all Donneschdeg um 9.25 Auer (Rediffusion 19.20) oder am Audioarchiv op www.100komma7.lu.